

l'une est pour la parure, l'autre pour les chapeaux. La parure comprend les bonnets, les turbans, les chapeaux de soirées, les bonnets habillés et les coiffures de fantaisie ; la première pour la parure est l'artiste par excellence ; elle est le mieux payée, elle pèse de tout son talent sur la patronne, à laquelle elle impose ses volontés et même ses caprices, bien sûre qu'on lui cédera en raison de la faveur dont jouissent ses créations près de la clientèle.

La première pour les chapeaux et les capotes, quoique artiste aussi, est cependant moins fantaisiste que l'autre, elle est plus savante, plus calculatrice ; il faut beaucoup de combinaisons pour bien faire un chapeau ; exactitude de proportion, gracieuseté des courbes, justesse d'équilibre.—Il y a de tout dans un chapeau ; —ne riez pas, Messieurs,—il y a même de la géométrie ;—comme la science du chapeau repose sur des données certaines, il est facile de trouver une bonne première en ce genre, aussi pèse-t-elle moins sur la patronne que la première pour la parure ; cependant, comme il faut qu'elle ait aussi le talent de savoir diriger la troupe souvent mal disciplinée des apprêteuses, elle peut avoir une certaine importance sous ce rapport, et la patronne tient à elle en raison de l'intérêt qu'elle y trouve.

Lorsque les modes d'une maison ont de la vogue, les maisons rivales font des offres avantageuses à la première, afin d'enlever ainsi la clientèle de la maison favorisée en disant aux pratiques, nous avons cette année la première de telle maison.

Les apprêteuses sont celles qui font tout le travail de détail du chapeau et des coiffures, il y a toujours une première apprêteuse qui confectionne les parties les plus difficiles ; elle gagne de 400 à 600 fr. par an, logée et nourrie ; les autres ne gagnent que de 200 à 400 fr., logées et nourries aussi. Les premières partagent le déjeuner à la fourchette avec les patronnes, et les autres ont un sou ou deux et un morceau de pain ; une apprentie est chargée d'aller aux provisions à l'heure des repas, elle revient de sa course portant les portions de chacune ; pour l'une, ce sont des pommes de terre frites ou des fruits de la saison ; pour l'autre, du fromage, du beurre ou

des confitures. Au dîner, les premières restent au dessert avec la patronne, et les autres se retirent après le plat de légumes, accompagnement obligé du bouilli, du rôti ou du ragoût quotidien.

Il faut dire aussi qu'à part les premières qu'on choisit exclusivement pour leur talent, on a le soin de n'admettre dans ces maisons que des jeunes personnes de famille bourgeoise, surtout pour les apprenties qui alors paient une pension assez forte et deviennent ainsi un bénéfice.

Indépendamment des ouvrières dont nous venons de parler, il y a pour le salon des demoiselles de vente ; celles-là doivent être gracieuses, avenantes, souples et posséder cette loquacité particulière qui étourdit l'acheteuse sans la persuader, mais qui cependant la force en quelque sorte à se décider pour un article qui ne lui plaît nullement.

La demoiselle de vente gagne de 400 à 600 fr. par an ; elle doit être bien mise, elle a peu d'influence sur sa patronne, avec laquelle elle est en relation directe ; car la patronne est là dans le salon et dans ses élégans boudoirs qui servent à sa vente, elle donne l'impulsion et augmente considérablement le chiffre des affaires quand elle sait gagner la confiance des dames et leur persuader surtout que son goût dirige le travail de ses employées.

Autour de l'atelier de modes viennent papillonner la foule des commis de nouveautés, de rubans, de fleurs, de dentelles ; ils cherchent par toutes sortes de galanteries et d'amabilité à capter la bienveillance des premières desquelles dépend le succès de tel ruban, de telle fleur, etc. Au jour de l'an, ils arrivent chargés de jolis cadeaux fournis par les patrons de leurs maisons respectives, et accompagnés de sacs de bonbons que les modistes apprécient beaucoup, car elles sont friandes, et goûtent fort les choses délicates offertes avec grâce. La patronne n'est pas oubliée dans ces galanteries intéressées, et les marchands adroits sont remboursés et au delà des frais que le commencement de l'année leur occasionne.

Les conversations des modistes sont celles de jeunes filles élevées pour la plupart dans des pensionnats et n'ayant aucune connaissance du monde réel.

LA VANHOVE.

LES rois d'Orient voulaient qu'on les ensevelit avec leurs diamants, leurs habits, leurs perles, leurs armes, leurs esclaves, tout ce qu'ils avaient de plus précieux et de plus cher. J'ai toujours compris ce sentiment, excepté dans ce qui touche aux esclaves. A quoi bon faire jeter dans la fosse une douzaine de gaillards frais et dispos qui ne demandent pas mieux que de vivre ?

Un négociant d'Amsterdam vient de se faire ensevelir comme les rois d'Orient.

—Et les autorités hollandaises l'ont permis ?

—Pourquoi l'auraient-elles empêché ?

—Souffrir au dix-neuvième siècle que des serviteurs soient

ensevelis vivants dans la tombe de leur maître, portier, valet de chambre, groom, cuisinier, mais c'est vraiment une chose horrible !

Rassurez-vous, philanthropes, renfermez dans votre âme les premiers-Paris prêts à s'en exhaler. Le négociant en question n'a point commis le crime de lèse-humanité.

Il s'appelait Vanhove, il était connu dans toute la Hollande par sa passion pour les tulipes. Vous connaissez toutes les histoires qu'on a racontées sur les amateurs de tulipes. Vanhove méritait d'en être le héros.

Il avait payé un oignon jusqu'à 100,000 fr. ; il s'était fait corsaire pendant les guerres de l'Empire, et armant un